“La raison pour laquelle le bon Maître ne fait pas toujours entendre sa douce voix, c'est qu'il aime à se faire chercher, et rien ne lui est plus agréable que les efforts d'une âme éprise qui, comme Madeleine, s'adresse aux créatures du ciel et de la terre pour leur demander : “Où est mon Dieu ?” Nous devons languir après Jésus, comme le cerf altéré après la source des bois. Une seconde raison, c'est pour nous tenir dans l'humilité. Si nous avions toujours la consolation des entretiens si délicieux de Jésus, nous finirions par nous croire quelque chose, tandis que nous sommes cendre et poussière, pis que cela . . . pécheurs !

“Vous devez tendre à établir une profonde paix dans votre âme, éviter ce qui peut la troubler ; priez Jésus de commander aux vents et aux tempêtes, et de faire le calme dans votre intérieur. Le monde ne sait pas donner la paix. Jésus, l'Agneau de Dieu, est venu pour que nous l'ayons abondamment. Mais cependant, elle ne sera parfaite qu'au ciel. Ici-bas, où nous ne sommes qu'en passant, nous devons toujours aspirer à ce repos définitif qui nous attend dans les bras de Dieu.”

Il écrivait à une toute jeune fille :

“Je ne connais qu'un jour plus beau que celui de la première Communion, c'est celui de la seconde Communion, et ainsi de suite.”

Terminons ces citations par ces paroles à son ami, de Cuers :

“Je ne connais rien de plus délicat que de souffrir pour Jésus.”

Ces paroles sont d'autant plus pathétiques qu'il les vivait à la lettre. Ses souffrances physiques, qui devenaient plus aiguës le vendredi, et une véritable agonie le Vendredi-Saint, n'étaient rien en comparaison des renoncements que représentaient son humilité, son obéissance, son don de soi à autrui, son anéantissement personnel.

Pour le surplus, quand on considère ce qu'était devenu l'être orgueilleux, dur, égoïste et sensuel de jadis, on pense que de toutes les œuvres merveilleuses accomplies par lui, la plus belle est celle de sa transformation.

Au mois de juillet éclatait la guerre franco-allemande. On connaît les détails de la catastrophe. Pour les Carmes et les autres Ordres religieux, elle amenait un renouveau de haine et de suspicion. Hermann, allemand de naissance, se fût reproché d'ajouter par sa présence aux difficultés de ses frères. Il quitta la France, bien qu'il l'aimât plus que sa patrie d'origine. Il alla d'abord à Genève, puis à Montreux ; mais il trouva bientôt un champ d'action mieux approprié à ses puissances de dévouement. Il obtint, étant Allemand, d'entrer comme aumônier au camp des prisonniers de Spandau, où on ne voulait pas laisser pénétrer de prêtre français : 5,300 Français déprimés et manquant de tout, avec un lazaret, hélas ! trop bien rempli,

et 300 variolés. C'était bien là une œuvre à sa mesure.

Les prisonniers, d'abord sur la défensive, allèrent bientôt à lui avec confiance, même avec indiscrétion. Il leur procura des vivres, des remèdes, des adoucissements.

“Les prisonniers m'assiègent depuis 8 heures du matin jusqu'au soir. Je me suis donné à eux, ils usent de moi jusqu'à la corde. Ils ont la permission de venir à la cure ; quand ce n'est pas pour leur âme, ils viennent pour m'exposer les souffrances de leur corps transi par la rigueur du froid. Enfin, je dois dire qu'ils me rendent bien l'amour que je leur témoigne . . .

Aimons Jésus tous les jours *plus*.

En Jésus, Marie, Joseph, FR. AUGUSTIN, *misérable pécheur qui veut se convertir pour l'année qui commence. Amen.*”

Cette lettre si touchante avec l'humble signature, datée du 26 décembre 1870, est une des dernières que le P. Hermann ait écrites.

Le 9 janvier 1871, se manifestaient les premiers symptômes de la variole contractée au chevet de ses chers malades. Tout de suite il vit son état et le jugea grave.

Quelqu'un protesta et lui dit :

— O mon Père, j'espère bien que le bon Dieu vous laissera encore pour travailler au salut des âmes.

Il regarda son Crucifix avec confiance et répondit :

— Eh bien ! non ; j'espère que le bon Dieu me prendra cette fois.

Il mourut le 20 janvier et fut inhumé à Berlin, dans l'église Sainte-Hedwige.

On ne saurait mettre à cette vie un meilleur épilogue que ces paroles de Louis Veillot :

“Le mois dernier est mort à Spandau notre cher et ancien ami, le très digne P. Marie-Augustin du Saint-Sacrement, Carme déchaussé. Il s'était converti du judaïsme, et, sans s'arrêter, il était devenu prêtre et religieux. Le monde lui gardait le nom sous lequel il avait été longtemps connu et que son talent de musicien avait fait célèbre. On l'appelait le P. Hermann.

“Il fut toujours un très bon et très saint religieux, austère et doux dans la sévérité de sa règle, qu'il garda parfaitement. Il allait pieds nus, quêtant, exhortant, prêchant, fondant des monastères, obéissant dans son ardeur, humble dans ses succès.

“Il est mort à Spandau, où il n'était rendu pour organiser le service religieux des prisonniers français. Comme il se dépensait tout entier à tout ce qu'il faisait, l'œuvre allait très bien, mais il en est mort. La lettre qui nous informe brièvement de cette fin apostolique nous dit qu'il n'a pu résister à l'excès de ses fatigues et qu'on n'a pu obtenir qu'il prît d'autre repos que ce repos de la mort, donné de Dieu à ses désirs fidèles.”

René MILLY.

(Le Noël).